

Helge Mücke

Naissance d'une volonté libre

Au sujet de Edvard Hoem : *Die Hebamme* [La sage femme]*

* Edvard Hoem : *Die Hebamme*. Roman, traduit du Norvégien en allemand par Antje Subey-Cramer, Édition Urachhaus, Stuttgart 2021, 336 pages 26 €.

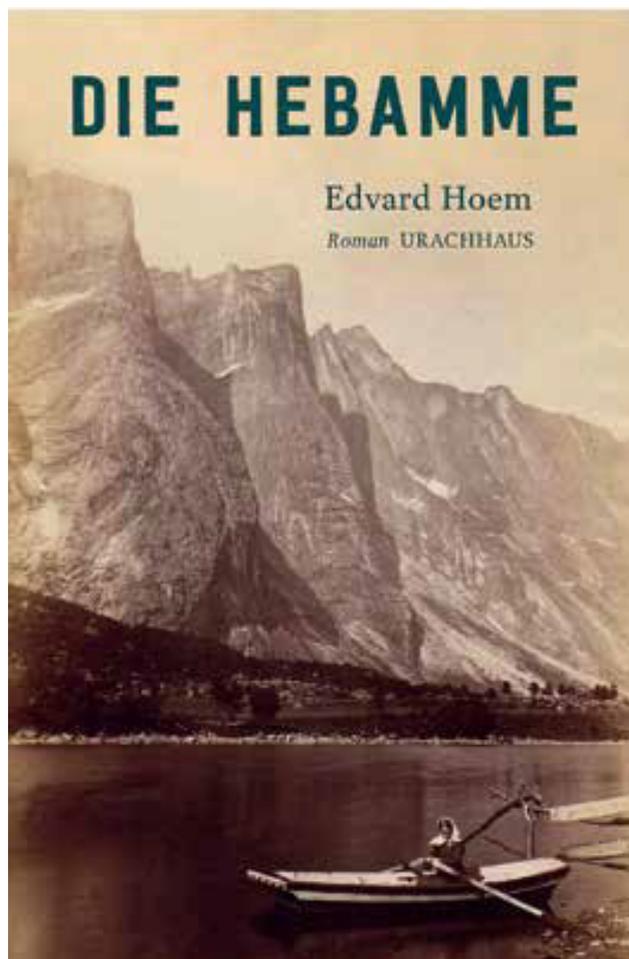
J'ai rarement trouvé une image de couverture aussi appropriée que celle de ce roman : des falaises abruptes, infranchissables pour l'homme sans aide, une étroite bande de terre, un sol pierreux, l'eau au fond du ravin, sur laquelle une barque à rames est manœuvrée par une femme portant un foulard, le silence, la solitude. L'impuissance de l'homme, la suprématie de la nature ou l'inverse — résumées en une image. Une image qui en fait défiler beaucoup d'autres à l'intérieur de moi.

La vallée de Roms et le fjord de Romsdals (Romsdalsfjord), lieu principal du roman, existent réellement sur la côte ouest de la Norvège ; les pages de garde du livre montrent la vue de la carte. De plus, « tous les personnages, qui sont mentionnés dans ce texte », comme l'assure l'auteur, « ont réellement vécu » (p. 5). Un roman documentaire ? Dans *La sage-femme*, l'écrivain norvégien à succès, Edvard Hoem, suit les traces de son arrière-arrière-grand-mère Marta Kristine Andersdatter Nesje, qui a œuvré sur terre pendant plus de 80 ans (1793-1877) et qui, en tant que sage-femme, a aidé pendant plus de 50 ans, bien plus de 1000 autres personnes à venir au monde (cf. p. 335). *Jordmor*, le mot norvégien pour sage-femme, signifie d'ailleurs littéralement *mère de Terre*. Le titre original du roman : « *Jordmor på jorda* », se traduit librement par : « *De l'existence terrestre d'une mère terrestre* ». Il n'y a naturellement pas beaucoup de preuves de son existence ; l'auteur a pu ajouter certaines choses avec l'aide d'autres personnes (voir p. 336) ; il a dû compléter tout le reste avec son imagination. Il s'agit d'une performance énorme et non négligeable de l'auteur, qui a réussi à forger un récit aussi détaillé malgré le peu de faits disponibles.

La vallée de Rom est alors peuplée de quelques fermes et métairies, de Nord-Nesje aux îles de Veøy (avec une église) et Sekken, en passant par Perse-Hof et Ola-Hof. En 1800, après une traversée en bateau mouvementée, le cordonnier Anders Knudsen arrive avec sa femme et sa fille de sept ans, Marta Kristine, généralement appelée Stina, à Flovik, où il a loué une maison de personne âgée directement au bord du fjord. Avec habileté et intelligence, le père de Stina parvient à surmonter les années de famine qui sévissent alors en Norvège ; il est le premier à cultiver des pommes de terre et à mettre en valeur des terres en friche. En 1811, suite au blocus anglais, les céréales sont si rares que les gens transforment l'écorce des arbres en farine. Mais Anders Knudsen put encore

fournir de la vraie farine. Il est sans doute plus avisé que « les sous-terrains » (des êtres élémentaires, appelés ici *haugbukkar* = boucs des collines).

Enfant, Marta Kristine est exceptionnellement attentive et curieuse de savoir, et elle est de plus en plus capable de comprendre ce qui n'est pas exprimé. Elle participe pendant plus de cinq ans aux cours de l'école



itinérante qui sont proposés en janvier et février à la ferme des Ola. Parmi les élèves, se trouve Hans, avec ses cheveux clairs, le plus jeune des deux frères Ola, qui dirigent la ferme. Stina et lui se lient bientôt d'une profonde amitié, et dans le jeu, elle lui promet même de l'épouser et d'avoir dix enfants avec lui. Est-ce que cela pourra devenir une réalité ? Ils ont failli passer à côté. Edvard Hoem montre à quel point les gens pouvaient déjà être compliqués à l'époque (s'il a raison) : « Il [Hans] est resté là un long moment à la regarder, puis il s'est ravisé. Peut-être est-il encore trop tôt pour toi pour prendre de grandes décisions ? », de-

manda-t-il. Elle fit semblant de ne pas comprendre. Elle voulait qu'il dise clairement qu'il était venu lui faire la cour — même si, selon la coutume, elle n'était pas encore assez adulte pour assumer une telle question. Mais bien sûr, il ne lui faisait pas la cour, elle n'avait que quinze ans. Après cela, elle aurait pu se jeter dans le puits de honte ... ». (p. 46) Hans se trouvait alors sur le point de partir pour Molde, où il voulait prendre un poste de palefrenier.

Une mission de vie tôt découverte

Le rapport aux « coutumes ancestrales » est un thème fondamental de tout le roman. Or, la future sage-femme a plutôt tendance à vouloir les surmonter. Mais est-il pour autant justifié de la qualifier de courageuse, comme on peut le lire dans les textes publicitaires et à divers autres endroits ? Ce que nous appelons « courage » avec nos yeux et nos oreilles d'aujourd'hui, c'est aussi et surtout, je pense, de la confiance en soi, en sa propre individualité — confiance en soi et confiance dans la cohésion, dans l'aide d'autres personnes, du groupe auquel on appartient (en commençant par la famille, jusqu'à la nationalité). Stina n'eût pu se rendre à Oslo plus tard, si elle n'avait pas eu confiance dans le fait que ses enfants fussent bien pris en charge par son mari, Hans et sa fille aînée Ingeborg, entre-temps.

Pour le reste du contenu, je ne donnerai que quelques indications. Avant que Hans ne revienne de Molde, Marta Kristine eut une fille avec un autre homme : Ingeborg, justement, que Hans reconnaîtra comme sa fille. — D'où vient le fort désir de Stina de devenir sage-femme ? Lors d'une halte forcée au cours de ce voyage en bateau mouvementé, son père lui fait voir à Holmsholmen une perche avec un crâne fiché dessus — les restes physiques d'une infanticide, exposés ici à titre dissuasif. Du haut de ses sept ans, Stina peut manifestement comprendre que cette femme a agi dans une grande détresse et qu'elle aurait eu besoin d'aide. Marta Kristine est tellement impressionnée que peu de temps avant sa mort, elle consultera les dossiers de la « criminelle » en question. Le pasteur Stubben de Veøy examina les mains de Stina, confirma qu'elle est apte à devenir sage-femme et devient l'un de ses plus grands soutiens. Il lui signala qu'une formation de sage-femme serait prochainement mise en place à Molde. Mais il fallait attendre encore quelques années avant que cela n'arrive. Stubben tenta alors de la reconforter : « Le temps ne t'échappe pas, il te fait mûrir. Avant de pouvoir apprendre l'art de la sage-femme, tu dois apprendre l'art de la patience ». (p. 82) Pour patienter, il lui procure le manuel d'obstétrique du Danois Matthias Saxtorph (*Neueste Umriße der Entbindungskunst für Wehmütter [Esquisses récentes de l'art de l'accouchement pour les sages-femmes]*). Stina l'étudie assidûment et l'apprend pratiquement par cœur. En 1817, elle reçoit enfin une invitation à un cours qui doit durer six semaines. Elle est alors déjà mariée à Hans et vient de « tomber » enceinte. Le mariage est célébré en grande pompe, comme il est d'usage à l'époque. Il ne

doit cependant pas rester dans la mémoire des invités par le repas somptueux, mais plutôt par l'art de la danse de Hans. Pendant trois jours, avec des musiciens différents, suite à un pari, il danse, en dernier lieu avec son frère, pour le gagner ; et Stina quitte entre-temps la fête pour aider à un accouchement.

Souffrance réprimée

L'enseignement à Molde est dispensé par le Dr Wolf, d'origine allemande, un adepte de la « naissance naturelle », qui confie bientôt l'obstétrique à ses religieuses infirmières afin qu'elles apprennent par la pratique. À son retour, Stina s'appête à accoucher elle-même, mais elle est prise d'une fièvre nerveuse et peut être sauvée, mais pas l'enfant. « Elle ne peut même pas sauver son propre enfant » — c'est ainsi que parlent ceux qui avaient besoin d'une excuse (cf. p. 119) ; car les autorités ont décrété qu'il fallait toujours faire appel à une sage-femme, et pour un certain district, ce sera désormais Stina. Moins de la moitié des futures mères s'y conforment. En 1821, Stina décide d'aller suivre une formation complète à Kristiania (aujourd'hui Oslo). Avec Engelen, qui a le même objectif, elle se rend à Oslo à pied, sur plus de 600 km. Elles n'emportent que le strict nécessaire, passent la nuit dans le foin et se nourrissent du lait que leur fournissent les fermiers. La formation en obstétrique est approfondie et axée sur la pratique. La dernière semaine de juin 1822, Engelen et Marta Kristine prennent le chemin du retour. La formation de sage-femme est terminée — mais le roman est loin de l'être ici.

Il devient de plus en plus évident que Hans est malade. Parfois, il s'accroche vigoureusement, il en est capable, d'autres fois, il laisse tout tomber ou s'y prend trop tard, se dérobe et part en bateau pour pêcher. Il part à la pêche pour gagner un peu d'argent. Il n'y parvient guère, le complément de revenu vient plutôt de Stina, car elle a pris en charge la vaccination contre la variole dans le Romsdal. Avec leurs nombreux enfants, ils ne peuvent pas vivre uniquement des revenus de Stina. Hans s'est déjà lourdement endetté, surtout auprès de son frère Ola. Au-delà des traits de caractère généraux, Hans semble souffrir d'un traumatisme de guerre dont il ne put parler pendant longtemps.

Ingeborg est de plus en plus pressée de savoir qui est son père. Elle est déçue par le vieux Knut, d'autant plus qu'il le nie. Dans une scène émouvante (p. 210), elle demande à Hans s'il veut bien être son père — quand il répond par l'affirmative, tous deux s'embrassent. Ingeborg est d'une grande aide pour Stina, elle s'occupe de la grande troupe d'enfants et c'est le pilier du ménage.

« *Soucis et joie* » (c'est ainsi que s'intitule le chapitre 9) se succèdent au cours des années suivantes. Le plus jeune des enfants, Knut, qui a maintenant 8 ans, est victime d'un accident mortel lors d'un été extrêmement chaud, alors que les enfants font une course après une baignade en plein air. Pendant longtemps, le

couple ne parvient pas à surmonter cette souffrance. Un jour, Hans apporte un violon. Il veut gagner de l'argent avec, il est sans aucun doute doué, mais à un moment donné, il ne satisfait pas à ses propres exigences et il finit par vendre son violon.

En 1833, la mère de Stina meurt après une vie bien remplie. Son mari, le cordonnier du village Anders Knudsen, ne veut plus travailler comme paysan et cède à Hans ses terres agricoles. Mais celui-ci ne participe guère à ce surcroît de travail, car il doit sortir pour vérifier s'il y a quelque chose dans les filets de pêche.

Hoem dresse un bilan intermédiaire : « Marta Kristine, à 39 ans, était une femme adulte sur laquelle la vie avait laissé des traces. Elle portait le malheur de son mari, avec une attitude fière, presque rébarbative, envers tous ceux qui laissaient entendre qu'il n'allait peut-être pas si bien". (p. 245) Elle-même ne cesse de réfléchir à ce qu'est devenu Hans, qu'elle estimait tant. Le traumatisme de la guerre continue d'agir en lui. Ce n'est que lorsqu'il « dut se passer d'elle et de sa volonté absolue et forte, en cet hiver où elle partit à l'école de sages-femmes [...] les images d'horreur lui revinrent à nouveau et avec force. Et maintenant, il ne parvenait plus à se défendre contre elles ». (p. 254)

Une épopée touchante

Maintenant, il peut enfin en parler à sa femme (cf. p. 272 et suivantes). La bataille de Matrand (août 1814), à laquelle Hans a dû participer, a été l'un des affrontements les plus sanglants entre Norvégiens et Suédois. Elle s'est terminée par un combat à la baïonnette, les Suédois n'ayant plus de munitions. Juste après la discussion avec son épouse, Hans est victime d'un accident. Stina le retrouve sur le chemin difficile de la ferme d'Ola — il avait une fois de plus surestimé ses capacités. Marta Kristine va devoir encore se débrouiller sans lui pendant 36 ans. En raison des dettes qu'il avait contractées auprès de diverses personnes, l'ensemble de ses modestes biens est vendu aux enchères ; quelques pièces sont achetées aux enchères par des parents ou des personnes liées par l'amitié, afin de les restituer à Stina. Elle peut ainsi prendre un nouveau départ avec ses onze enfants désormais : « *Sur la terre nue* », tel est le titre d'un des chapitres finaux (cf. p. 287).

A l'âge de 75 ans, Marta Kristina exerce pour la dernière fois son activité de « mère de la Terre », comme elle l'avait décidé depuis longtemps (cf. p. 329). Neuf années supplémentaires d'existence terrestre lui sont offertes. Au cours de sa dernière année, elle se laisse encore une fois porter à la rame jusqu'à son lieu de naissance, Gjermundnes. Sur le chemin du retour, elle demande à s'arrêter à Veøy, où elle s'assied sur un banc près du presbytère et se fait une sorte de discours final. Ou bien s'adresse-t-elle au pasteur Stubben, qui lui a jadis ouvert les portes du monde ? « Elle s'est posé les questions auxquelles tous les êtres humains sont confrontés tôt ou tard, mais auxquelles il

n'est guère possible de trouver une réponse : combien de temps faut-il pour gagner le cœur des gens ? N'y a-t-il vraiment pas de chemin tout droit qu'un être humain juste puisse suivre ? Peut-être pensait-elle aussi à ce qu'elle avait appris : le calcul dans la vie ne se fait jamais complètement. Celui qui se plie à la résistance qu'il rencontre, trahit sa vocation. Mais celui qui veut gagner doit aussi encore rester être humble. Pour être fort, il faut un an. Pour devenir humble, il faut une vie. Pour vaincre, il faut une vie. Et quand la victoire est acquise, la vie est terminée. Mais que l'on soit victorieuse — n'est-ce pas cela la vie ?" (p. 332)

Ce roman, sur une base documentée, a été transformé par le poète en une épopée touchante, et ce dans une langue dépouillée — admirable, à lire. Les biographies ou autobiographies comme celle-ci peuvent avoir un effet nourrissant, c'est connu depuis longtemps dans la pédagogie Waldorf. Je recommande de lire le roman « avec le crayon en main », les personnages, les lieux et les époques se révèlent alors plus facilement. Les différentes couches narratives et les niveaux de style sont si habilement mêlés que l'on remarque à peine les raccords. La naissance de la Constitution norvégienne, à Eidsvoll en 1814, fait également partie de la période narrative. Le pasteur Stubben y assiste, même s'il n'y est pas délégué (cf. p. 66). *La sage-femme* est un roman sur la nature et l'être humain — seule la libre volonté de l'homme peut exister face à la supériorité de la nature. C'est aussi le roman d'un amour profond. À recommander très vivement.

Entre-temps, les éditions Urachhaus ont publié *Der Geigenbauer* [Le luthier], un autre roman d'Edvard Hoem, consacré à un autre ancêtre de cet auteur.

Die Drei 3/2023.

(Traduction Daniel Kmiecik)

Helge Mücke, né en 1942, a étudié la biologie et la germanistique, a travaillé dans différents contextes dans le domaine pédagogique et comme lecteur.